

L'Université malade

Par Olivier Blanchard

(L' auteur est professeur au Massachusetts Institute of Technology.)

22/06/98

Le rapport Attali a raison. Mais il ne va pas assez loin. L'enseignement supérieur en France est un désastre, qui ne peut que nuire à l'économie. Il sélectionne plus qu'il ne forme. Il sélectionne trop tôt. Il sélectionne mal. Avant de réinventer un nouveau modèle, il est utile de regarder ce qui marche.

L'enseignement supérieur américain marche très bien.

Quel est le rôle de l'enseignement supérieur ? C'est avant tout de préparer les étudiants à leur vie professionnelle. Pas au sens étroit du terme : cela peut être fait dans la plupart des cas avec quelques cours de base et l'apprentissage de deux ou trois programmes d'ordinateur. Mais à leur apprendre à explorer, à s'adapter. Identifier les différents talents, donner une formation à la fois théorique et appliquée, répondre aux besoins de l'économie. Voilà les fonctions de l'enseignement supérieur.

Peu d'étudiants savent à 18 ans ce qu'ils voudront faire plus tard, a fortiori à 16 ou à 14 ans, quand se prennent, en France, tant de décisions de filière. Le monde réel, ses professions sont des abstractions. A 18 ans, que signifie «cadre en marketing» ou «ingénieur biologiste» ? Dans le système américain, les étudiants peuvent prendre deux ou trois ans avant de se spécialiser. Pendant ce temps, ils explorent les domaines qui les tentent, travaillent comme assistants de recherche, sans risquer d'être coincés par des choix définitifs. Beaucoup d'étudiants se découvrent tard.

Le système américain est un système de passerelles. Ne pas être accepté dans son université de premier choix n'implique pas d'avoir raté sa vie. Un élève moyen dans le secondaire peut n'être accepté initialement que dans un junior college (un programme de deux ans, assez proche de nos IUT). Mais, s'il est motivé pour continuer, il n'aura aucun mal à passer dans un college de quatre ans : c'est quasi automatique. Il peut même terminer ses études par un doctorat à Harvard. Ce n'est pas la règle, c'est loin d'être l'exception.

Être bon en maths n'est ni une condition nécessaire, ni une condition suffisante pour réussir. Il n'y a pas de «voie royale» aux Etats-Unis. Ne sont jugés sur leur bosse des maths que ceux qui choisissent les professions où les maths sont nécessaires. Les universités, les business schools recrutent sur dossier, pas sur concours. La différence est d'importance : la créativité, les talents d'organisation jouent un rôle aussi important dans la vie que la capacité d'abstraction.

Un système d'enseignement supérieur doit répondre aux besoins de l'économie. Les études supérieures sont chères, souvent très chères, aux Etats-Unis. Les étudiants les plus brillants ont des bourses. Grâce à des programmes de garantie gouvernementale, les autres peuvent emprunter et ne rembourser que lorsqu'ils terminent leurs études. Dans ces conditions, il vaut mieux choisir une filière qui ne conduit pas au chômage. Cela conduit naturellement les étudiants à demander - et les universités à offrir - les spécialisations qui répondent aux besoins du marché.

Dans toutes ces dimensions, le système français est déficient. La sélection a lieu trop tôt, est trop définitive, trop unidimensionnelle. Il serait temps d'y réfléchir. Les pistes sont claires : donner une plus grande autonomie aux universités (recrutement, contenu des études) ; rendre les études payantes, et mettre en place des systèmes de prêt ; introduire des passerelles, passer d'un système dichotomique grandes écoles/université à un continuum. A vous de jouer, monsieur Allègre !